



**n° 36, novembre 2014**

**Jérôme Soldani**

Institut d'histoire de Taiwan, Academia Sinica, Taipei

**Les imaginaires du « sport national » :  
les représentations du baseball entre Etat et société civile**

Mars 2008. La campagne présidentielle bat son plein. Sur l'une de ses grandes affiches électorales, Ma Ying-jeou, candidat du Parti nationaliste (Kuomintang, KMT), est photographié une balle de baseball dans la main droite, un gant sur la main gauche et vêtu du maillot rayé noir et blanc de la célèbre équipe des Yankees de New York. Au même moment, le président sortant, Chen Shui-bian (Minjindang, PDP), mène campagne pour l'adhésion de son pays aux Nations unies, pour la première fois sous le nom « Taiwan ». Sur la façade du palais présidentiel est affiché le symbole choisi pour cette campagne : un globe terrestre brandi par une main droite comme on tient une balle de baseball et à l'intérieur duquel est inscrit en anglais « UN<sup>1</sup> for TAIWAN. Peace Forever ».

A Taiwan, le baseball est plus qu'un sport. C'est une passion nationale où l'ensemble de la société puise quantité de symboles et de références dont la portée dépasse largement le cadre ludique et sportif, et dont les plus hautes sphères du pouvoir politique ne sauraient faire l'économie. Lorsqu'il fut question, en 2000, de changer les illustrations des billets de banque, la décision fut prise de choisir plusieurs activités considérées comme emblématiques de Taiwan pour supplanter les portraits de Chiang Kai-shek et Sun Yat-sen. Pour le billet de 500 dollars fut retenue la photographie d'une équipe de Taitung – celle de l'école primaire de Puyuma (Nanwang 南王 pour l'administration taiwanaise) – célébrant sa victoire au championnat du monde 1998 dans la catégorie

---

<sup>1</sup> UN pour « United Nation ».

« Protect Our Nation's Youth » (PONY). Ce choix, au-delà de ses raisons esthétiques, a été justifié par un responsable de la Banque centrale de Taipei, interrogé en septembre 2006, pour son actualité et ses vertus consensuelles de représentation nationale, détachée des questions de la condition autochtone<sup>2</sup>.

De quel ordre sont ces représentations, et à quelles fins sont-elles assignées et disputées par les principales idéologies politiques en présence ? Dans quelle mesure sont-elles partagées ou contestées par les individus qui composent la société taiwanaise ? Ces questions seront abordées sous l'angle de la construction de l'identité nationale taiwanaise, en se gardant d'en limiter la redéfinition constante à une seule interprétation. Les données empiriques présentées dans cette contribution sont le résultat de trois enquêtes de terrain sur le baseball de Taiwan<sup>3</sup>, objet d'une thèse soutenue en novembre 2012. Ces enquêtes ont été en grande partie menées auprès de deux équipes scolaires, à Tuku (comté de Yunlin) et Chengkung (comté de Taitung), et au sein d'une équipe professionnelle, les Elephants de Brother, ainsi que parmi les supporters de cette dernière et de l'équipe nationale. Les jeux Olympiques de Pékin en août 2008, suivis depuis Taipei, et surtout leur phase qualificative de baseball qui se tenait opportunément à Taiwan au mois de mars ont également servi à l'observation.

Les sources mobilisées – discursives, narratives et iconographiques – tendent à souligner l'ambivalence des représentations en jeu. Elles révèlent aussi les tensions inhérentes au travail collectif que constitue la construction d'un imaginaire social du baseball<sup>4</sup>. On parlera même d'« imaginaires » au pluriel, puisque ces représentations s'opposent parfois et ne se comprennent que dans leur historicité. Elles se nourrissent des contextes politiques qui se sont succédé depuis l'introduction du baseball à Taiwan il y a plus d'un siècle sous l'administration japonaise, et des multiples réappropriations dont il a fait l'objet.

---

<sup>2</sup> A la suite de Scott Simon, qui relève qu'il s'agit d'une catégorie avant tout juridique et administrative renvoyant à la relation entre une communauté ou un individu et un Etat, je traduis le terme *yuanzhumin* (原住民) par « autochtone » plutôt que par « aborigène », et utilise le substantif « Austronésiens » pour désigner les individus appartenant aux groupes linguistiques correspondants. Voir Scott SIMON, *Sadyaq Balae ! L'autochtonie formosane dans tous ses états*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2012.

<sup>3</sup> Soit une durée totale de vingt mois passés sur le terrain entre 2006 et 2010.

<sup>4</sup> L'« imagination » recouvre ici le sens que lui donne Arjun Appadurai, à savoir « un champ organisé de pratiques sociales, une forme de travail (au sens à la fois de labeur et de pratique organisée culturellement) et une forme de négociation entre des sites d'actants (individus) et des champs globalement définis de possibles ». Arjun APPADURAI, *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*. Paris, Payot, 2005 [1996], p. 69.

## L'héritage de la période japonaise

Quand les Japonais prennent possession de Taiwan en 1895, ils pratiquent le baseball depuis déjà plus de deux décennies, soit le début de l'ère Meiji (1867-1912). Le *national pastime* américain s'est implanté au Japon avec l'apparition des nouvelles compagnies ferroviaires et son adoption au sein de prestigieuses écoles qui ont choisi de s'ouvrir à la « modernité occidentale ». La plus importante d'entre elles, Ichiko (ou Tokyo First Higher School), l'une des cinq écoles préparatoires de l'université impériale de Tokyo, est devenue dès le début des années 1890 un moteur de la diffusion du baseball et un symbole de la fierté nationale japonaise. Plusieurs fois victorieuse face à l'équipe américaine du Yokohama Athletic Club, elle propose un modèle alternatif à celui de sa rivale, fondé sur une discipline de fer et une ascèse inspirée de la philosophie zen. L'élite japonaise était ainsi formée à une pratique rigoureuse d'un baseball au carrefour des questions de statut social et de nationalisme<sup>5</sup>.

Les Japonais importent le baseball sur le sol taiwanais au tournant du XX<sup>e</sup> siècle<sup>6</sup>. Leurs enfants ne tardent pas à le pratiquer dans les écoles qui leur sont réservées. Une première compétition officielle est attestée en 1906<sup>7</sup>. Elle oppose trois lycées japonais de Taipei. La première fédération de baseball à Taiwan est officialisée par le gouvernement en 1915. Elle regroupe quinze équipes scolaires exclusivement japonaises. Il semblerait que les Japonais aient été peu enclins à partager leur passe-temps favori avec les Taiwanais, peut-être par crainte que cette situation d'égalité avec des individus considérés comme inférieurs n'attise les consciences identitaires des colonisés<sup>8</sup>. Mais s'ils ne sont pas encore conviés sur les terrains, les Taiwanais se passionnent pour ces compétitions et s'adonnent parallèlement au baseball ou aux jeux qui en sont dérivés<sup>9</sup>.

Au tournant des années 1920, cette pratique est perçue comme une opportunité par les Japonais, qui entament une politique d'« assimilation » (*dōka* 同化) de la population taiwanaise<sup>10</sup>. La normalisation des rencontres sportives doit contribuer à une pacification des relations entre les

---

<sup>5</sup> Donald RODEN, « Baseball and the quest of national dignity in Meiji Japan », *The American Historical Review*, 85 (3), 1980, pp. 511-534.

<sup>6</sup> TSAI Tsung-hsin 蔡宗信, *Riju shidai Taiwan bangqiu yundong fazhan guocheng zhi yanjiu : yi 1895 (Mingzhi 28) nian zhi 1926 (Dazheng 15) nian wei zhongxin* 日據時代台灣棒球運動發展過程之研究：以1895(明治28)年至1926(大正15)年為中心 (*Etude sur le processus de développement du baseball à Taiwan sous l'occupation japonaise : de 1895 à 1926*), mémoire de master, Taiwan Normal University, 1992, p. 13.

<sup>7</sup> HSIEH Shih-yuan 謝仕淵, « Rizhi shiqi Taiwan bangqiu shi yanjiu de shiliao shiguan yu keti » 日治時期台灣棒球史研究的史料、史觀與課題 (« Données historiques, points de vue et sujets dans les études sur l'histoire du baseball taiwanais sous l'occupation japonaise »), *Taiwan shiliao yanjiu* 台灣史料研究 (*Taiwan Historical Materials Studies*), 28, 2006, pp. 32-48.

<sup>8</sup> Tsai, *Riju shidai Taiwan bangqiu yundong fazhan guocheng zhi yanjiu*, op. cit., p. 92.

<sup>9</sup> Andrew D. MORRIS, *Colonial Project, National Game. A History of Baseball in Taiwan*, Berkeley, Los Angeles, University of California Press, 2010, p. 15 ; HSIEH Shih-yuan 謝仕淵, HSIEH Chia-fen 謝佳芬 (eds), *Taiwan bangqiu yibai nian* 台灣棒球一百周年 *One Hundred Years of Baseball in Taiwan*, Taipei, Guoshi, 2003.

<sup>10</sup> Morris, *Colonial Project, National Game*..., op. cit., pp. 31-53.

colonisateurs et les colonisés. La première équipe taiwanaise à entrer dans l'histoire est celle de l'Etablissement d'enseignement agricole du port de Hualien (*Hualian gang nongye buxi xuexiao* 花蓮農業補習學校). Connue sous le nom japonais de Nōkō (Nenggao 能高 en mandarin), elle est fondée en 1921 à l'initiative d'un Taiwanais han, Lin Kui-hsing (林桂興), qui obtient le soutien des autorités japonaises du comté de Hualien. Exclusivement composée d'Austronésiens du groupe amis (pangcah), elle réalise en 1925 une tournée triomphale au Japon. Quatre de ses membres rejoignent par la suite la prestigieuse Heian High School de Kyōto, dont trois poursuivent des études à l'Université Hōsei. L'un d'eux parvient même à jouer en ligue professionnelle japonaise<sup>11</sup>.

La réforme du système scolaire joue un rôle déterminant. La généralisation de l'enseignement public et la scolarité obligatoire pour les enfants taiwanais des deux sexes sont très tôt envisagées comme des moyens de contribuer à l'apaisement des populations locales et au développement du territoire. Le taux de scolarisation en primaire passe de 5 % dans les premières années du XX<sup>e</sup> siècle à 71 % en 1943. Parallèlement, certaines écoles sont réservées aux Japonais, tandis que certains établissements à vocation professionnelle autorisent la mixité<sup>12</sup>. Le baseball est systématiquement introduit dans les écoles publiques fréquentées par les Taiwanais après 1919<sup>13</sup>. En 1929, Yigong (一公), première école primaire de la ville de Kaohsiung réservée aux enfants taiwanais, est aussi la première équipe composée de joueurs locaux à remporter le titre de champion de Taiwan dans sa catégorie et dans une compétition qui l'oppose à des formations japonaises<sup>14</sup>. Eu égard à l'exploit, l'histoire de Yigong reste peu connue. Les sources de l'époque, presque exclusivement japonaises, ont peu médiatisé l'événement<sup>15</sup>.

Tout autre fut le destin de l'équipe de l'Ecole agricole et forestière de Chiayi, Kanō (Jianong 嘉農 en mandarin), qui domina le baseball de Taiwan dans les années 1930. Formée à la fin des années 1920, elle remporte le championnat de Taiwan à quatre reprises entre 1931 et 1936, et se hisse en 1931 à la deuxième place du prestigieux tournoi du Koshien qui se déroule près d'Osaka<sup>16</sup>. Outre ses prouesses sur le terrain, ce qui vaut la postérité à cette équipe est sa mixité ethnique : elle se compose en effet de quatre Austronésiens, trois Japonais et deux Han. Plusieurs Taiwanais de

---

<sup>11</sup> YU Junwei, *Playing in Isolation. A History of Baseball in Taiwan*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2007, pp. 17-18.

<sup>12</sup> Patricia E. TSURUMI, *Japanese Colonial Education in Taiwan, 1895-1945*, Cambridge, Harvard University Press, 1977.

<sup>13</sup> Les enfants des deux sexes pratiquent la course, le tennis, le basket-ball, le volley-ball et la natation, tandis que le rugby, le football (*soccer*), le hockey sur gazon et le baseball sont réservés aux garçons. *Ibid.*, p. 169 ; Yu, *Playing in Isolation...*, *op. cit.*, p. 16.

<sup>14</sup> HSIEH Shih-yuan 謝仕淵, « 1929 nian Kaohsiung diyi gongxuexiao yu diyi hui quanda shaonian yeqiu dahui » 1929 年高雄第一公學校與第一回全島少年野球大會 (« 1929, première école publique de Kaohsiung et première compétition de baseball junior de l'île »), *Gaoshi wenxian* 高市文獻 (*Takao Historiography*), 17 (3), 2004, pp. 110-120.

<sup>15</sup> Hsieh, « Rizhi shiqi Taiwan bangqiu shi yanjiu de shiliao shiguan yu keti », art. cité.

<sup>16</sup> TSAI Wu-chang 蔡武璋, LIN Hua-wei 林華韋, LIN Mei-chün 林玫君 (eds), *Diancang Taiwan bangqiushi – Jianong bangqiu, 1928-2005* 典藏台灣棒球史 – 嘉農棒球 1928-2005 (*Collection de l'histoire du baseball de Taiwan. Le baseball de Jianong, 1928-2005*), Taipei, Xingzhengyuan Tiyu Wei-yuanhui, 2005.

l'équipe feront carrière au Japon. Comme avec Nōkō dix ans plus tôt, l'administration japonaise tire parti de la deuxième place de Kanō au Koshien pour en faire un symbole de l'assimilation des Taiwanais, et plus particulièrement des Austronésiens<sup>17</sup>. Son succès est providentiel pour le gouvernement, qui doit faire oublier les événements survenus un an auparavant : le massacre de 134 Japonais par un groupe de guerriers seediq au cours de rencontres sportives organisées dans leur village de Musha (Wushe 霧社 en mandarin) et l'exécution systématique de ces guerriers en représailles<sup>18</sup>.

L'argument de la mixité ethnique, principalement invoqué par l'administration japonaise pour assurer la métropole de la bonne marche des affaires de la colonie, ne doit pas voiler la disparité des situations. Les enfants engagés dans ces compétitions étaient sans doute peu sensibles aux questions politiques liées à la colonisation ; la plupart des discours recueillis à ce sujet le sont d'ailleurs très *a posteriori*<sup>19</sup>. L'attitude des Japonais à l'égard des insulaires n'était sans doute pas plus homogène. Bien que les rencontres entre Taiwanais et Japonais s'intensifient dans les années 1930, ils portent rarement le même maillot, suivant les cloisonnements du système scolaire en vigueur. Les joueurs taiwanais qui intègrent l'équipe de leur école se voient imposer de bons résultats scolaires pour continuer à jouer, quand ils ne sont pas déjà les meilleurs élèves de l'établissement. Le baseball incarnant pour les Japonais la quintessence de leur mode de vie, et la réussite scolaire nécessitant une bonne maîtrise de la langue et de la culture japonaises, ces jeunes Taiwanais font déjà partie de la frange la mieux assimilée.

En matière de baseball, l'héritage de la période japonaise est double. Plus qu'un épisode ou une émanation matérielle de la modernisation de Taiwan dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, il constitue une part indissociable des représentations sociales de la modernité qui perdurent dans l'imaginaire des Taiwanais<sup>20</sup>. Les Japonais ont laissé en partant une structure hiérarchique rigide, qui régit encore à ce jour le baseball scolaire. C'est un système fondé sur les classes d'âge, dominé par l'autorité de la figure paternaliste de l'entraîneur sur l'équipe et des « aînés » (*xuezhang* 學長, ou *sempai* en japonais) sur les « cadets » (*xuedi* 學弟, ou *kohai* en japonais), où priment la « morale » (*pinde* 品德) et ses avatars que sont les valeurs de « discipline » (*jilü* 紀律), « obéissance » (*fucong* 服從) et « politesse » (*limao* 禮貌). Les entraînements forcenés sont ponctués de sanctions physiques, parfois sévères, quand les consignes ne sont pas comprises ou respectées. Les plus jeunes

---

<sup>17</sup> Andrew D. MORRIS, « Taiwan. Baseball, colonialism and nationalism », in George GMELCH (ed.), *Baseball without Borders. The International Pastime*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2006, pp. 65-88 ; Morris, *Colonial Project, National Game*..., *op. cit.*, pp. 41-44.

<sup>18</sup> Leo T. S. CHING, *Becoming « Japanese ». Colonial Taiwan and the Politics of Identity Formation*, Berkeley, University of California Press, 2001, pp. 131-148.

<sup>19</sup> Les entretiens sur le sujet avec les acteurs de cette époque n'ont commencé qu'à partir des années 1990, avec l'intérêt naissant d'universitaires et de réalisateurs de films documentaires pour cette question.

<sup>20</sup> Ching, *Becoming « Japanese »*..., *op. cit.*, p. 11.

sont au service de leurs aînés, tantôt protecteurs tantôt bourreaux. Tous vivent dans des dortoirs à l'intérieur des établissements<sup>21</sup>. La continuité et la reproduction de ce système sont garanties par l'accession d'anciens joueurs aux fonctions d'entraîneurs, professeurs, directeurs d'école ou encore d'élus locaux. Ce mode de fonctionnement est toujours revendiqué à ce jour comme la « tradition » (*chuantong* 傳統) du baseball taiwanais. Loin de le remettre en cause, le Kuomintang y a puisé notamment des fondations solides pour l'enseignement des valeurs morales qu'il entendait diffuser au sein de la société taiwanaise après la « rétrocession » (*guangfu* 光復) de l'île en 1945.

### Culture physique des masses sous l'autorité du Kuomintang

Lorsque le KMT prend possession de Taiwan à l'issue de la Seconde Guerre mondiale, l'une de ses principales préoccupations est la « re-sinisation » d'une population considérée comme « asservie » (*nuhua* 奴化) par un demi-siècle de présence japonaise<sup>22</sup>. Tout ce qui pourrait la rappeler est suspect, voire proscrit ; et le baseball fait clairement partie de ces stigmates. Bien que déjà connu sur le continent, ce sport n'y a pas rencontré le même succès qu'à Taiwan<sup>23</sup>. Mais, plutôt que d'interdire cette passion locale, les autorités nationalistes choisissent de se la réapproprier pour en faire un levier du combat contre le legs du pouvoir précédent. Or, si les règles du jeu sont traduites en 1960 du japonais en mandarin pour en uniformiser la pratique à travers le pays, il n'en demeure pas moins difficile, pour le gouvernement, de « siniser » une pratique profondément inscrite dans les traditions locales, si peu représentée en Chine continentale, et dont les langues véhiculaires sont principalement le hokkien et le japonais, agrémentés de termes américains<sup>24</sup>. D'autant que les joueurs d'avant-guerre, ceux de Kanō notamment, contribuent à la diffusion de la pratique et du modèle japonais en occupant de nouvelles fonctions : entraîneurs, directeurs d'établissements scolaires, élus locaux, etc.

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, le baseball est intégré au programme nationaliste de la « culture physique » (*tiyu* 體育) pour les masses, instrument de l'arsenal

---

<sup>21</sup> Dès le secondaire, la plupart des écoles entretenant une équipe permanente disposent d'internats. Les joueurs y demeurent généralement toute la semaine, quand bien même ils résident en face de l'établissement. Ceux qui habitent au loin ne rentrent chez eux qu'une ou deux fois par an. Les aînés dirigent la vie du dortoir. L'entraîneur y dispose le plus souvent d'une chambre qui lui sert de bureau et dans laquelle il ne dort pas systématiquement.

<sup>22</sup> WANG Fu-chang, « Why bother about school textbooks ? An analysis of the origin of the disputes over Renshi Taiwan textbooks in 1997 », in John MAKEHAM et HSIAU A-Chin (eds), *Cultural, Ethnic and Political Nationalism in Taiwan. Bentuhua*, New York, Palgrave Macmillan, 2005, pp. 55-99 ; HSIAU A-Chin, « Identité générationnelle et élaboration historique : le mouvement d'opposition politique des années 1970 à Taïwan », traduction française par Martine Lahitte, in Samia FERHAT et Sandrine MARCHAND (dir.), *Taiwan. Ile de mémoires*, Lyon, Tigre de Papier, 2011, pp. 125-146.

<sup>23</sup> Joseph A. REAVES, « China : silk grown and gold gloves », in Gmelch (ed.), *Baseball without Borders...*, op. cit., pp. 43-64.

<sup>24</sup> Morris, *Colonial Project, National Game...*, op. cit., pp. 57-64.

idéologique et conceptuel du KMT<sup>25</sup> bien avant son repli à Taiwan<sup>26</sup>. Avant 1945, ce programme avait déjà pour objectif l'adhésion de la population au Parti nationaliste naissant sur les ruines de l'empire qing et la lutte contre les Japonais sur le continent<sup>27</sup>. Modèle concurrent de celui des *sports*, dans le sens de *système sportif*<sup>28</sup>, le *tiyu* est nourri des valeurs « confucéennes » promues par le KMT, au premier rang desquelles figurent la « piété filiale » (*xiao* 孝) et l'« harmonie sociale » (*he* 和)<sup>29</sup>. Il est un outil de la fabrication du « bon citoyen » (*hao guomin* 好國民) – c'est-à-dire un individu « discipliné et responsable »<sup>30</sup> – par l'instrumentation des corps et des esprits par le corps<sup>31</sup>. Si la notion de « culture physique » est antérieure à l'avènement de la République en 1911, elle est redéfinie pour correspondre au projet de réintégration de la Chine dans le concert des nations modernes et à celui de marche vers le progrès. Pour ses promoteurs, la transformation de la Chine impériale en un Etat-nation moderne passe par la régénération du corps social et national, elle-même étroitement liée à celle du corps des individus qui le compose. L'historien Andrew Morris parle pour cette époque de « la téléologie systématique de la relation entre force individuelle, discipline, et santé et la “force” militaire, industrielle et diplomatique d'un corps national »<sup>32</sup>.

La notion de « race » (*minzu* 民族) est primordiale dans le *tiyu*, celui-ci étant voué à régénérer la « race chinoise » dont la déliquescence supposée est dénoncée à la fin de la dynastie mandchoue à travers la caricature de l'« Homme malade de l'Asie »<sup>33</sup>. L'éducation physique des masses s'adresse cependant à tous les peuples d'une Chine voulue comme un grand Etat pluriethnique, l'une de ses finalités étant le ralliement des « minorités » à la République chinoise. De ce point de vue, le

---

<sup>25</sup> Le concept de « culture physique » existe aussi en République populaire de Chine, où il est censé s'opposer à la culture athlétique bourgeoise des nationalistes. Mais la « culture physique rouge » (*hongse tiyu* 紅色體育) demeure au service de la construction du *corps national* chinois et reste structurellement très proche de la version promue par le Kuomintang. Andrew D. MORRIS, *Marrow of the Nation. A History of Sport and Physical Culture in Republican China*, Berkeley, University of California Press, 2004, pp. 125-128 ; Gladys CHICHARRO-SAITO, « Education physique et incorporation de la morale dans les écoles élémentaires en République populaire de Chine », *Perspectives chinoises*, 2008/1, pp. 30-40.

<sup>26</sup> Morris, *Marrow of the Nation...*, *op. cit.*, pp. 235-236.

<sup>27</sup> LU Zhouxiang, « Sport, nationalism and the building of the modern China Nation State (1912-49) », *The International Journal of the History of Sport*, 28 (7), 2011, pp. 1030-1054 ; Jérôme SOLDANI, *La Fabrique d'une passion nationale. Une anthropologie du baseball à Taïwan*, thèse de doctorat, Université Aix-Marseille, 2012, pp. 168-174.

<sup>28</sup> Sébastien DARBON, *Diffusion des sports et impérialisme anglo-saxon. De l'histoire événementielle à l'anthropologie*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 2008, pp. 1-5.

<sup>29</sup> Jérôme SOLDANI, « Pourquoi les Taiwanais jouent-ils au baseball ? Etude diachronique d'une diffusion réussie », *Ethnologie française*, numéro spécial « Diffusion des sports », 41 (4), 2011, pp. 677-689.

<sup>30</sup> Morris, *Marrow of the Nation...*, *op. cit.*, p. 16.

<sup>31</sup> Andrew Morris (*ibid.*) définit le *tiyu* et le distingue du *sport* selon les termes suivants : « Le *tiyu* était plus que du sport, de l'éducation physique, de l'exercice physique ou un ensemble de tout cela, son *yu* (aspect d'enseigner/cultiver) était un élément important qui prétendait transformer la culture physique moderne, avec sa légitimité scientifique, ses règles précises en ce qui concerne le mouvement physique et son accent mis sur l'enregistrement rationnel des records, en un ensemble de préceptes moraux relatifs à la façon de vivre et de jouer afin de façonner un nouveau citoyen discipliné et responsable » (ma traduction).

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 3 (ma traduction).

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 12.

baseball de Taiwan, en contribuant à l'adhésion des Austronésiens au régime, est l'une des plus grandes réussites du mouvement d'adhésion aux valeurs du Parti nationaliste<sup>34</sup>.

La régénérescence du corps social est à la fois une question d'hygiène corporelle – en contradiction avec l'« érosion des corps » imposée par la compétition sportive de haut niveau, les entraînements intensifs et le mode de vie ascétique qu'elle implique<sup>35</sup> – et de discipline morale socialement et culturellement construite et dictée. Sport et culture physique reposent donc sur deux conceptions distinctes, la seconde se situant au carrefour d'influences occidentales, japonaises, mais aussi locales avec le « principe de préservation du corps » (*yangsheng* 養生), relevant de la piété filiale, qui exige qu'à sa mort l'individu soit en mesure de restituer son corps intact à ses parents<sup>36</sup>. Dans la perspective nationaliste, la piété filiale peut se convertir en « patriotisme » (*zhong* 忠)<sup>37</sup>. La culture physique est l'affirmation d'une primauté de l'Etat sur la société civile, et de la confusion de leurs intérêts<sup>38</sup>. C'est ce principe qui a longtemps justifié les entraînements forcenés et l'emploi abusif de jeunes joueurs au nom du devoir de défense de l'honneur national. Certains d'entre eux, parmi les plus brillants, et donc les plus usés physiquement, n'ont pas pu poursuivre de carrière après leur scolarité.

### Les heures de gloire du baseball scolaire taiwanais

En 1969, les joueurs taiwanais s'imposent pour la première fois dans les séries mondiales de la Little League Baseball (catégorie des 10-12 ans) qui se jouent chaque année depuis 1939 à Williamsport (Pennsylvanie), aux Etats-Unis. Les jeunes héros sont accueillis en triomphe par un demi-million de personnes massées dans les rues de Taipei. Seize autres titres sont remportés dans cette même catégorie jusqu'en 1996. Les finales, bien que retransmises tard dans la nuit en raison du décalage horaire, rassemblent les familles devant les nouveaux postes de télévision et demeurent encore à ce jour d'inoubliables moments pour plusieurs générations. Les nuits blanches et les

---

<sup>34</sup> YU Junwei et Alan BAIRNER, « Schooling Taiwan's Aboriginal baseball players for the nation », *Sport, Education and Society*, 15 (1), 2010, pp. 63-82.

<sup>35</sup> Baptiste VIAUD, « L'apprentissage de la gestion des corps dans la formation des jeunes élites sportives. Les paradoxes de la médecine du sport ? », *La Revue internationale de l'éducation familiale*, 24, 2008, pp. 57-76.

<sup>36</sup> Marcel GRANET, *La Religion des Chinois*, Paris, Armand Colin, 1998 [1922], p. 117.

<sup>37</sup> Dans les manuels scolaires des années 1980, les valeurs morales les plus fréquemment citées sont le patriotisme et la piété filiale. Voir Jeffrey E. MEYER, 1988, « Teaching morality in Taiwan schools : the message of the textbooks », *The China Quarterly*, 114, 1988, pp. 267-284. Elles sont parfois associées dans la locution « changer la piété filiale en fidélité (envers son pays) » (*yixiao zuozhong* 移孝作忠). Voir Charles STAFFORD, « Good sons and virtuous mothers : Kinship and Chinese nationalism in Taiwan », *Man*, 27 (2), 1992, pp. 363-378.

<sup>38</sup> TANG Chih-chieh 湯志傑, « Tiyu yu yundong zhijian: cong jiongyi yu xifang “guojia /shimin shehui” er fen chuantong de fazhan guiji tan yundong zai Taiwan de xiankuang » 體育與運動之間：從迥異於西方「國家/市民社會」二分傳統的發展軌跡談運動在臺灣的現況 (« Between the physical education and sports : sports in Taiwan – A country without a tradition of the distinction “state/civil society” »), *Thought and Words : Journal of the Humanities and Social Sciences*, 47 (1), 2009, pp. 1-126.



manifestations de liesse donnant lieu à des jeux de rue apparentés au baseball sont ancrées dans la mémoire collective.

En 1971, près de dix millions de téléspectateurs – les deux tiers de la population de l'époque – assistent en direct à la victoire d'une équipe de Tainan<sup>39</sup>. Les joueurs sont reçus par le couple présidentiel et qualifiés par Chiang Kai-shek de « vertueux citoyens chinois »<sup>40</sup>. Mais, tandis que ces jeunes taiwanais sont censés porter les valeurs « confucéennes » emblématiques de la nation chinoise promues par le KMT, ils sont perçus par leurs adversaires et le public américain comme des robots fabriqués pour gagner<sup>41</sup>. Pour s'assurer de la victoire, les autorités n'hésitent pas à falsifier, avec la complicité des établissements scolaires, l'identité et l'âge des enfants, envoyant ainsi aux Etats-Unis des sélections des meilleurs joueurs nationaux et non les représentants d'une école<sup>42</sup>. Ne pouvant plus répondre à des contrôles de plus en plus drastiques, la fédération taiwanaise est contrainte de se retirer de la compétition en 1997, pour la réintégrer en 2003.

Le gouvernement attise l'engouement autour de ces équipes et grossit démesurément l'importance de tournois pour enfants, érigés en cause nationale<sup>43</sup>. Les triomphes en Little League sont célébrés dans les manuels scolaires. Les autorités créent le mythe de la « triple couronne » (*sanguanwang* 三冠王) afin de regrouper les trois titres mondiaux juniors remportés la même année<sup>44</sup>. Le baseball accède au statut de « sport national » (*guoqiu* 國球)<sup>45</sup>. Jusqu'aux années 1970, il avait constitué une ligne de démarcation identitaire avec les continentaux, qui lui préféraient le football et surtout le basket-ball<sup>46</sup>, dont la pratique s'était diffusée rapidement dès l'après-guerre dans toutes les strates de la société *via* l'école et le service militaire, où il est ardemment pratiqué et encouragé par le régime. Dans les représentations sociales, le baseball, sport de la société rurale taiwanaise dont les langues véhiculaires sont principalement le hokkien et le japonais, est opposé au basket-ball, sport de l'élite continentale et urbaine parlant le mandarin. Le gouvernement utilise

---

<sup>39</sup> Taylor, cité par YU Junwei et Alan BAIRNER, « Proud to be Chinese : Little League Baseball and national identities in Taiwan during the 1970's », *Identities. Global Studies in Culture and Power*, 15, 2008, pp. 216-239.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 225.

<sup>41</sup> Joseph T. SUNDEEN, « A "Kid's game" ? Little League Baseball and national identity in Taiwan », *Journal of Sport and Social Issues*, 25 (3), 2001, p. 258.

<sup>42</sup> Yu, *Playing in Isolation...*, *op. cit.*, pp. 66-68 ; Yu et Bairner, « Proud to be Chinese... », art. cité, p. 224.

<sup>43</sup> Yu, *Playing in Isolation...*, *op. cit.*, p. 72.

<sup>44</sup> Durant cette période, Taiwan domine trois catégories : Little League (10-12 ans), Senior League (13-15 ans) et Big League (16-18 ans). Elle réalise le « triplé » à six reprises (1974, 1977, 1978, 1988, 1990 et 1991). HSU Tsung-mao 徐宗懋 (ed.), *Sanguanwang zhi meng* 三冠王之夢 (*Le Rêve de la triple couronne*), Taipei, Dalin, 2004 ; Yu, *Playing in Isolation...*, *op. cit.*, pp. 72 et 169-171 ; Yu et Bairner, « Proud to be Chinese... », art. cité, pp. 216-239.

<sup>45</sup> Cette notion de « sport national » est étroitement liée à la rhétorique du Parti nationaliste, mais cette expression est aujourd'hui encore couramment utilisée pour désigner le baseball. En chinois, il se dit aussi *bangqiu* (棒球), qui peut se traduire littéralement par « jeu de balle et de batte ». Dans la langue taiwanaise, « baseball » se traduit *ia-kiū* (野), qui est la transcription directe du japonais *yakyū*, qui signifie littéralement « balle des champs ».

<sup>46</sup> Yu, *Playing in Isolation...*, *op. cit.*, p. 26.

aussi les exploits en Little League pour conserver le soutien des Chinois d'outre-mer, qui représentent une manne financière et un appui diplomatique important pour le régime<sup>47</sup>.

Cette instrumentalisation du baseball s'intensifie lorsque le KMT perd son siège à l'ONU en 1971 au profit de l'ennemi communiste puis quand les Etats-Unis établissent, en 1979, des relations diplomatiques avec la Chine, scellant l'isolement de l'île sur la scène internationale. Mais, durant la guerre froide, c'est le basket-ball, plus facilement associé aux Etats-Unis que le baseball, toujours étroitement lié à son héritage japonais, qui remplit le rôle de sport-symbole dans la lutte contre le communisme<sup>48</sup>. Le basket-ball est, avec le football, le « sport national » (*guomin de yundong* 國民的運動) de la République de Chine depuis 1936. Il est aussi largement pratiqué en République populaire depuis 1949, ce qui permet un plus grand nombre de confrontations entre les équipes représentant les deux régimes chinois. Le basket-ball demeure le sport des continentaux, dominé par une élite urbaine en pleine ascension économique grâce aux possibilités nouvelles d'enrichissement à partir du tournant des années 1950<sup>49</sup>. Les nationalistes vont œuvrer à ce que le baseball suive la même trajectoire.

### **La « légende » de Hungyeh**

L'histoire officielle a retenu que les exploits de Taiwan en Little League avaient été impulsés par un fait d'armes non moins extraordinaire : en 1968, l'équipe de l'école élémentaire de Hungyeh (紅葉), un petit village montagnard du comté de Taitung, uniquement composée de jeunes bunun, défait à deux reprises l'équipe japonaise championne du monde en titre, devant 20 000 spectateurs rassemblés dans le stade de Taipei.

Le réexamen des faits révèle une réalité différente, qui a beaucoup de mal à s'imposer face au récit officiel. Plusieurs détails ont été, plus ou moins volontairement, éludés ou oubliés. Il s'agissait notamment de rencontres amicales ; il y a eu cinq rencontres et non trois ; un seul joueur de l'équipe japonaise était membre de la formation de Wakayama championne du monde en titre, les autres étant originaires de tout le Kansai ; les parties se jouaient avec des balles molles, comme les Taiwanais en avaient l'habitude pour cette catégorie d'âge, et non avec les balles dures dont les Japonais étaient plus familiers ; neuf des onze joueurs de Hungyeh avaient dépassé l'âge réglementaire de 12 ans, et tous étaient enregistrés sous de faux noms. Ces irrégularités étaient couvertes par le gouvernement, qui avait minutieusement préparé les rencontres. Ainsi Hungyeh et Chuiyang (垂楊), situés dans le

---

<sup>47</sup> Yu et Bairner, « Proud to be Chinese... », art. cité, p. 229.

<sup>48</sup> Morris, *Colonial Project, National Game...*, op. cit., p. 63.

<sup>49</sup> Françoise MENGIN, *Fragments d'une guerre inachevée. Les entrepreneurs taiwanais et la partition de la Chine*, Paris, Karthala, 2013, pp. 31-102.

comté de Chiayi, s'entraînaient depuis un mois sur une base militaire mise à leur disposition près de Linkou, dans le comté de Taoyuan<sup>50</sup>. D'un point de vue anthropologique, ce n'est pas tant la véracité des faits qui importe ici, mais la façon dont s'est construite la postérité de l'événement, et éventuellement l'écart entre sa manifestation et ce qui appartient à la mémoire collective<sup>51</sup>.

Pour beaucoup de Taiwanais, c'est avec Hungyeh et la victoire sur le Japon – alors que l'équipe rassemblait des joueurs du Kansai – que le baseball s'est popularisé et a gagné ses lettres de noblesse. Pour Yu Junwei, la « légende de Hungyeh » (*Hongye chuanqi* 紅葉傳奇) relève de la *tradition inventée*, au sens que donne Eric Hobsbawm à cette notion<sup>52</sup>, c'est-à-dire un instrument nationaliste visant à légitimer un nouvel ordre social et politique dans un Etat « moderne »<sup>53</sup>. Le plus grand tour de force de ce récit est d'avoir à ce point suggéré l'assujettissement des Austronésiens au pouvoir nationaliste, par la voie de l'éducation et sans la moindre violence ni résistance de leur part. Les jeunes bunun, rétifs à l'enseignement scolaire, deviennent grâce au baseball des élèves assidus et de « bons citoyens » défendant avec héroïsme les couleurs de la République. Et, comme ne manque pas de le rappeler une plaque commémorative du musée attenante à l'école élémentaire de Hungyeh, le mérite de la découverte et de la mise en valeur de leur « talent sportif caché » (*qianzai de yundong caineng* 潛在的運動才能) revient à un Han, Lin Chu-peng (林珠鵬), directeur de l'établissement à partir de 1963, qui a trouvé dans le baseball, pratiqué dans le village avant son arrivée, un moyen de remédier à l'absentéisme chronique dont souffrait son école et de rapprocher les différents groupes austronésiens voisins souvent en conflit<sup>54</sup>. La « légende de Hungyeh » glorifie un parti nationaliste chinois prométhéen qui apporte le feu de la civilisation aux « barbares » (*fan* 番), et le baseball en est la torche.

Ces vertus civilisatrices sont parfaitement mises en scène dans un film sorti sur grand écran en 1988, *Petits Géants de Hungyeh* (*Hongye xiaojuren* 紅葉小巨人), qui ne lésine sur aucun poncif ni caricature, de la grand-mère utilisant les pages d'un manuel scolaire pour allumer le feu du poêle aux petits joueurs découpant les semelles de leurs chaussures pour rester dans le règlement tout en continuant d'aller pieds nus. L'un des moments forts du film de Chang Chih-chao (張志超) est la protestation des petits joueurs adressée à leurs frères aînés venus les enlever de l'école pour partir chasser, et à qui ils déclarent préférer rester pour jouer au baseball et « devenir civilisés » (*chengwei wenmingren* 成為文明人).

---

<sup>50</sup> YU Junwei, « The Hongye legend in Taiwanese baseball : separating myth from reality », *The International Journal of the History of Sport*, 24 (10), 2007, pp. 1264-1280.

<sup>51</sup> Alban Bensa et Eric Fassin, « Les sciences sociales face à l'événement », *Terrain*, « Qu'est-ce qu'un événement ? », 38, 2002, pp. 5-20.

<sup>52</sup> Eric Hobsbawm, « Inventing tradition », traduction française par André Mary, Karim Fghoul et Jean Boutier, *Enquête*, « Usages de la tradition », 2, 1995 [1983], pp. 171-189.

<sup>53</sup> Yu, *Playing in Isolation...*, op. cit., pp. 37-47 ; Yu, « The Hongye legend in Taiwanese baseball... », art. cité, p. 1265.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 1268.

De façon assez scrupuleuse, le film reprend la trame narrative et les détails du « mythe », de l'affrontement contre les « champions du monde » japonais, bien supérieurs en taille, aux entraînements avec des bâtons de bambou pour battes et des cailloux en guise de balles – qui ne servaient en réalité qu'à des jeux en dehors de l'école<sup>55</sup>. Il en souligne également la dimension socio-économique. En dépit de leur pauvreté, les joueurs de Hungyeh ont terrassé la riche équipe japonaise grâce à ce tempérament « effréné et insouciant » (*bu shou jushu, ziyou zizai* 不受拘束 自由自在) qui caractérise le style de jeu des Austronésiens. Par extension, « la légende de Hungyeh » décline l'idéologie volontariste promue par le KMT, qui souhaite convaincre la population qu'elle peut désormais dépasser sa misère par ses propres efforts et grâce à l'action du gouvernement<sup>56</sup>.

### La parabole du destin taiwanais

Le mouvement pro-indépendance ne pouvait laisser le monopole de représentations aussi importantes dans l'imaginaire taiwanais à la seule partie adverse. Le 31 décembre 2000, dans son premier discours de Nouvel An à la nation, le président Chen Shui-bian, commentant une photographie célèbre, consacre Hungyeh comme symbole de l'expérience et de l'esprit de Taiwan :

« Dans cette photographie en noir et blanc, il y avait un jeune autochtone, pieds nus, à la batte. Son visage montrait une pleine concentration, comme s'il fixait toute son énergie sur sa responsabilité. Pendant ce temps, ses coéquipiers se tenaient près des lignes, scrutant avec anxiété et dispensant des encouragements. Un si beau moment saisit parfaitement Taiwan au XX<sup>e</sup> siècle, et demeure un souvenir que je n'oublierai jamais<sup>57</sup>. »

Les indépendantistes, revendiquant un baseball proprement insulaire, utilisent également la Little League Baseball pour leurs actions militantes. Lors de la finale de 1971, des activistes font survoler le stade de Williamsport par un avion remorquant une banderole sur laquelle on peut lire « Vive l'indépendance taiwanaise (*Taiwan duli wansui* 台湾独立万岁). GO GO TAIWAN ». La première phrase est volontairement écrite en caractères simplifiés, un signe d'opposition ouverte au Kuomintang qui ne les reconnaît pas, et un message adressé à la Chine. L'incident provoque l'ire des autorités nationalistes, qui prennent la décision de différer dès lors les directs de cinq minutes pour éviter de nouvelles déconvenues.

Pour dégager l'imaginaire du baseball du cadre de la culture physique nationaliste, les partisans de l'indépendance mobilisent le récit des exploits des équipes taiwanaises durant la

---

<sup>55</sup> WANG Hueimin 王惠民, *Hongye de gushi* 紅葉的故事 (*L'Histoire de Hungyeh*), Taipei, Lianhebao, 1994.

<sup>56</sup> Morris, *Colonial Project, National Game...*, op. cit., pp. 84-88.

<sup>57</sup> Morris, « Taiwan. baseball, colonialism and nationalism », chap. cité, p. 84 (ma traduction).

première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Ils soulignent un héritage culturel lié au Japon et à la période japonaise, et assument toute l'ambiguïté sous-jacente de cette relation entre attachement et rejet, ce qui n'est pas sans rappeler les contradictions du cricket antillais décrites par C. L. R. James dans *Beyond a Boundary*<sup>58</sup>. Les opposants les plus radicaux au KMT associent étroitement les trajectoires historiques de Taiwan et du baseball taiwanais par distinction avec le continent chinois. Dans cette conception, le « sport national » opère comme une parabole du destin taiwanais. Nōkō renvoie aux initiatives proprement taiwanaises, devançant même les décisions du gouvernement japonais d'associer les insulaires à la pratique du baseball. Yigong a été la première équipe locale à triompher de l'occupant. L'histoire de Kanō, qui se conte à son tour sur un mode légendaire, célèbre l'association victorieuse, dans une même équipe, des Taiwanais han et austronésiens avec des Japonais. Elle prend une tournure dramatique avec l'assassinat de trois anciens joueurs de Kanō et du fondateur de l'équipe de Nōkō, Lin Kui-hsing, lors de la répression qui suivit l'incident du 28 février 1947. Le baseball devient le lieu de la mobilisation d'une mémoire, contre l'historiographie imposée par le Kuomintang.

### **Entre horizon « bleu » et horizon « vert »**

Les représentations du baseball mobilisées par les mouvances nationalistes et indépendantistes peuvent être regroupées sous deux complexes assez homogènes, et qui partagent de nombreux points communs. Ils forment deux horizons, l'un « bleu », l'autre « vert » – pour respecter les couleurs que se sont données les deux principales formations politiques concurrentes. Leur constitution n'est donc pas antérieure aux années 1990 qui ont vu le paysage politique taiwanais se transformer. Il faut cependant nuancer leur dichotomie. Il s'agit de deux idéaltypes, ou plutôt de deux idéal-types, dans la mesure où ils tiennent de la construction du chercheur et ne se réalisent jamais pleinement<sup>59</sup>. Ils sont interdépendants, s'interpénètrent et interagissent, de sorte qu'ils s'influencent mutuellement et que l'imaginaire taiwanais du baseball se situe entre ces deux pôles : il se construit par leur mise en tension. Pour en comprendre les mécanismes et les enjeux, il est donc nécessaire d'en dessiner les contours et les tendances.

La principale ligne de clivage réside sans doute dans le rôle assigné au « sport national » à l'extérieur des frontières. Dans son acception « bleue », le baseball est une activité essentiellement tournée vers la mobilisation nationale et le soutien au régime. Les victoires lors des compétitions internationales ou étrangères sont autant de bénéfices pour la politique intérieure, y compris lorsqu'il

---

<sup>58</sup> C. L. R. JAMES, *Beyond a Boundary*, Londres, Yellow Jersey Press, 2005 [1963].

<sup>59</sup> Dominique SCHNAPPER, *La Compréhension sociologique. Démarche de l'analyse typologique*, Paris, PUF, 2005 [1999], pp. 16-21.

s'agit de s'assurer le soutien des Chinois d'outre-mer. Que le candidat Ma Ying-jeou arbore, lors de la campagne présidentielle de 2008, le maillot des Yankees de New York et non celui de l'équipe nationale indique que c'est moins la pratique en elle-même qui est valorisée que son image. Le maillot fait référence à un joueur, Wang Chien-ming (王建民), alors lanceur pour les Yankees, partisan déclaré de l'indépendance, et que ses performances classent parmi les meilleurs de la ligue américaine – la plus prestigieuse au monde. Ce sont ses succès autant que ses qualités morales de combativité, d'humilité, et ses valeurs familiales qui sont revendiqués par le candidat du Kuomintang. La dimension éducative du baseball occupe ici une place primordiale.

L'autre camp préfère présenter Wang comme un produit de Taiwan, ainsi qu'en témoignent les nombreuses épithètes qui lui ont été attachées : « Gloire de Taiwan » (*Taiwan zhiguang* 台灣之光), « Fils de Taiwan » (*Taiwan zhizi* 台灣之子), « Made in TaiWang », « King of TaiWang »<sup>60</sup>, etc. Ses origines tainanaises sont régulièrement rappelées. Wang, et tous les autres joueurs taiwanais capables d'intégrer les plus grandes ligues étrangères et d'y briller, sont considérés comme des représentants de Taiwan et d'une culture locale du baseball dans le monde, au travers d'un style de jeu singularisé<sup>61</sup>. La campagne d'adhésion à l'ONU de 2008 soulignera encore cet aspect. Le baseball « vert » met en évidence une pratique, ancrée dans un territoire et une histoire, qui symbolise une appartenance au monde du baseball et, par extension, à la communauté internationale et globalisée.

Les partenaires de jeu sont aussi les principaux acteurs de la géopolitique taiwanaise, à l'exception notable et significative de la Chine. Les représentations que les Taiwanais ont des autres nations en compétition entrent en résonance avec les relations politiques et économiques. Les Etats-Unis font toujours figure d'idéal quasi inaccessible. Ils se situent dans une modernité à conquérir, faite de technologies et de performances toujours plus poussées, et les jeunes joueurs rêvent d'y faire carrière et fortune. Le Japon est le prisme par lequel le baseball et la modernité sont parvenus à Taiwan. Il demeure encore à ce jour une référence dans la manière de jouer comme d'innover. Mais cette vision n'est pas partagée par le camp « bleu », qui le perçoit toujours comme un modèle concurrent de celui qu'il tente d'imposer. La Corée du Sud est le rival détesté, considéré de niveau égal, et ses joueurs sont systématiquement stigmatisés comme tricheurs.

Le fait que la Chine soit longtemps restée à la marge des compétitions de baseball de haut niveau semble avoir été pour le moins opportun. Cette absence de concurrence a permis le développement de représentations non crispantes entre les deux rives et entre les principales forces

---

<sup>60</sup> Ces deux dernières expressions sont utilisées en anglais.

<sup>61</sup> Jérôme SOLDANI, « "Partout le même, chaque fois différent". Une interprétation du baseball taiwanais dans le contexte global », *Journal des anthropologues*, « Les cultures sportives au regard de la globalisation », 120-121, 2010, pp. 121-148.

politiques à Taiwan – contrairement à ce qui s’est passé pour le basket-ball ou les jeux Olympiques<sup>62</sup>. Mais les deux victoires de la Chine sur Taiwan lors des JO de Pékin en août 2008 et de la dernière World Classic Baseball Cup en mars 2009 ont perturbé ce fragile équilibre. Le nouveau rapport de force qui en découle rattrape la réalité politique et l’évolution des relations entre les deux rives, tout en réaffirmant les clivages internes. Les discours, politiques ou non, et les articles de presse se font l’écho d’interprétations divergentes de ces deux défaites historiques. Dans le camp « vert », elles ont été accueillies comme une humiliation et une autre preuve que la montée en puissance de la Chine était une menace. Côté « bleu », leur impact a été relativisé par la satisfaction que les confrontations se soient chaque fois déroulées sans heurts et dans le respect mutuel, voire dans un esprit fraternel.

Dans le nouveau contexte de détente entre nationalistes et communistes, la réappropriation des symboles a tendance elle aussi à jouer dans le registre des inversions<sup>63</sup>. Le choix du drapeau, qui dépasse le seul cadre des compétitions de baseball, est à ce titre exemplaire. Lors des rencontres internationales, les Taiwanais ne peuvent utiliser le drapeau officiel de la République de Chine ni son hymne national, généralement proscrits – cet Etat dispose d’un drapeau spécifique aux événements sportifs, représentant le soleil à douze pics et les cinq anneaux olympiques dans une fleur de prunier, emblème de la République. Mais, chaque fois qu’ils le peuvent, les Taiwanais de tous bords politiques brandissent le drapeau national, dans leurs stades ou à l’étranger dès qu’un enfant du pays foule les terrains de sport. Les indépendantistes, qui y voient toujours le symbole du parti oppresseur et lui préfèrent d’ordinaire celui de la République de Taiwan (*Taiwan gonghe guo* 台灣共和國) qu’ils appellent de leurs vœux, se rallient à la même bannière que leurs adversaires politiques lors de ce type d’événement. Parfois, un autre symbole de l’affirmation de leur appartenance y est associé : un fanion revendiquant l’« esprit Taiwan » (*Taiwan hun* 台灣魂) accroché sous le drapeau de la République de Chine, ainsi que cela a pu être observé lors des qualifications pour les JO de Pékin qui se sont déroulées à Taiwan en 2008. C’est de visibilité dont il est ici question, or la communauté internationale associe Taiwan au drapeau de la République de Chine plus qu’à n’importe quel autre. Ironiquement, ce sont les nationalistes qui hésitent aujourd’hui à brandir leur étendard pour ne pas provoquer le voisin continental<sup>64</sup>.

Ce ralliement à un même drapeau dans les rassemblements sportifs éclaire l’identification à une même équipe nationale, qu’elle soit appelée « Chinese Taipei » ou « Taiwan ». Si elles renvoient à des entités différentes, ces deux appellations sont volontiers confondues en certaines circonstances

---

<sup>62</sup> XU Guoqi, « La représentation nationale de la Chine et la question des deux Chine dans le mouvement olympique », *Perspectives chinoises*, 2008/1, pp. 19-29.

<sup>63</sup> Mengin, *Fragments d’une guerre inachevée...*, op. cit., pp. 319-447.

<sup>64</sup> *Ibid.*, pp. 452-453.

puisque, dans la réalité, la composition de l'équipe nationale ne représente que la communauté de Taiwan. Les partisans de l'« indigénisation » (*bentuhua* 本土化)<sup>65</sup> peuvent se reconnaître dans une équipe officiellement appelée « Chinese Taipei » tout en continuant, s'ils le souhaitent, à la dénommer « Taiwan ». Même si certains refusent d'admettre l'une ou l'autre de ces appellations, cette ambiguïté profite à une démonstration ponctuelle d'unité nationale.

Les acteurs sont libres de puiser dans n'importe lequel de ces imaginaires nationaux. Ils peuvent le faire sans se revendiquer pour autant d'un quelconque bord politique. Il est par ailleurs des discours qui ne rentrent pas dans les catégories de ce clivage. Certains commentaires sont plus strictement techniques, collant au plus près aux situations de jeu et moins aux débats identitaires. La défaite face à la Chine lors des JO de Pékin a pu ainsi être qualifiée de honteuse par certains de mes interlocuteurs du monde du baseball professionnel non parce qu'il s'agissait de l'équipe « chinoise », mais en raison de son statut de formation de seconde zone, battue encore il y a peu par de larges écarts.

### **Un baseball « autochtone » ?**

D'autres catégories de discours peuvent traiter des appartenances à un niveau non national. Il en est ainsi des revendications et des stéréotypes concernant les autochtones. Bien qu'éloignés de la réalité, ces stéréotypes sont tenaces. Les Austronésiens jouant au baseball sont le plus souvent présentés comme les instruments passifs de la construction nationale, des individus éduqués – et éventuellement sauvés de l'alcoolisme – par le sport. S'ils assument en partie les discours que la majorité han énonce sur eux, y compris les plus caricaturaux, c'est pour mieux revendiquer leur propre identité et défendre d'autres intérêts substantiels. Il ne faut pas négliger l'hétérogénéité de cette population. Pour ne considérer que les disparités ethniques, on remarque que certains des seize groupes reconnus sont historiquement moins actifs dans le baseball que d'autres. C'est le cas des groupes atayaliques qui, bien que comptant parmi les plus importants démographiquement parlant, n'ont jamais eu qu'un seul représentant en ligue professionnelle taiwanaise. Les Atayal, comme les Taroko, pratiquent plus souvent le basket-ball et le football. Les Bunun, vivant eux aussi en région montagneuse, ou les Puyuma, bien moins nombreux, se révèlent, pour leur part, beaucoup plus dynamiques dans ce domaine, signe que les facteurs géographiques ou démographiques ne sont pas plus déterminants que les processus historiques et socioculturels<sup>66</sup>. Enfin, les compétitions de

---

<sup>65</sup> Concernant cette notion, voir Damien MORIER-GENOUD, « Où en est la pensée taiwanaise ? Une histoire en constante réécriture », in Anne CHENG (dir.), *La Pensée en Chine aujourd'hui*, Paris, Gallimard, 2007, pp. 323-349 et John MAKEHAM et HSIAU A-chin (eds), *Cultural, Ethnic, and Political Nationalism in Contemporary Taiwan : Bentuhua*, New York, Palgrave Macmillan, 2005.

<sup>66</sup> Ces disparités sont liées à des processus de diffusion complexes qui ne peuvent être développés ici. Voir Soldani,



baseball peuvent être le théâtre de rivalités locales et interethniques. Ainsi les villages amis et bunun redoutent-ils les confrontations avec les Puyuma, dont ils soupçonnent les chamanes de vouloir empoisonner leur équipe.

Le discours que tient la majorité han sur les Austronésiens est souvent stigmatisant, les décrivant comme paresseux, de faible intelligence ou prédisposés à la violence<sup>67</sup>. Le choix du baseball est par ailleurs souvent interprété comme un détournement des études – mais un détournement perçu comme un moindre mal dans la mesure où les jeunes joueurs continuent de fréquenter l'école<sup>68</sup>. Il peut aussi avoir des connotations positives. Le tempérament « effréné et insouciant » qui caractérisait les joueurs de Hungyeh sert toujours à qualifier un style de jeu, lui-même largement idéalisé, beaucoup plus libre que celui pratiqué par les Han. Cette rhétorique du groupe majoritaire peut prendre les contours d'un discours racial comparable à celui qui a cours sur les sportifs africains-américains, quand le parallèle n'est pas fait explicitement<sup>69</sup>. Du fait de dispositions physiques « naturelles », le style de jeu des Austronésiens ou des Africains-Américains serait, par définition, plus agressif et plus physique que celui de leurs homologues han ou « blancs ». Dès la période japonaise, les Austronésiens ont gagné la réputation d'être « naturellement » bâtis pour le sport : leurs facultés physiques auraient profité de leur milieu de vie montagnard pour se développer et ils seraient biologiquement mieux pourvus que leurs voisins han en termes de masse musculaire et d'endurance cardiovasculaire. Des enquêtes génétiques ont récemment été menées pour étayer ces thèses. Même si elles sont reprises à bon compte par les premiers concernés, rien ne vient cependant valider scientifiquement de telles affirmations<sup>70</sup>.

Cette forme de discrimination a contribué à faire de la filière baseball du système éducatif l'un des premiers choix d'orientation pour les Austronésiens, malgré les désagréments d'un milieu où ne survivent que les plus aptes. Les autochtones ont fait leurs les stéréotypes dont ils sont l'objet. A défaut de se reconnaître dans la nation chinoise voulue par les nationalistes ou dans la nation taiwanaise souhaitée par les indépendantiste – et que le baseball doit aider à construire –, ils continuent de se réappropriier la pratique de ce sport, devenu un marqueur de leur propre identité. Joueurs et spectateurs autochtones comparent souvent la fierté de la victoire au « retour de la chasse ». Les Austronésiens voient aussi dans le baseball l'un des rares moyens de promotion

---

« Pourquoi les Taiwanais jouent-ils au baseball ?... », art. cité.

<sup>67</sup> Yu et Bairner, « Schooling Taiwan's Aboriginal baseball players for the nation », art. cité, pp. 63-82.

<sup>68</sup> Jérôme SOLDANI, « L'ethnicité à l'épreuve du quotidien. Ethnographie d'une équipe de baseball lycéenne à Taïwan », *Tsantsa*, 17, 2012, pp. 96-105.

<sup>69</sup> Nicolas MARTIN-BRETEAU, « Un "sport noir" ? Le basket-ball et la communauté africaine-américaine », *Transatlantica*, 2011-2, <http://transatlantica.revues.org/5469> (consulté le 29 septembre 2014).

<sup>70</sup> LIN Wen-lan 林文蘭, *Bangqiu zuowei « yuan /yuan meng jieti » : jiaoyu tizhi, wenhua chuangsheng yu shehui jixu fanyan* 棒球作為「原/圓夢階梯」：教育體制、文化創生與社會階序繁衍 (*Indigenous Baseball Dreams : The Educational Regime, Cultural Production and Reproduction of Social Hierarchies*), thèse de doctorat, Taipei, National Taiwan University, 2010, pp. 25-51.

économique et sociale à leur portée : les joueurs autochtones constituent, en moyenne, 30 % des effectifs de la ligue professionnelle taiwanaise<sup>71</sup>, alors qu'ils proviennent d'une minorité évaluée à 2 % de la population totale du pays. D'autres facteurs incitatifs jouent également, comme la possibilité qu'offre le baseball de poursuivre des études avec une bourse et la multiplication des équipes scolaires, dans le comté de Taitung notamment. Mais la faible place laissée à l'enseignement général et le manque patent de débouchés tendent à reproduire les inégalités sociales déjà existantes<sup>72</sup>. Si les causes biologiques de l'implication des Austronésiens dans le sport sont aussi peu probantes que pour les Africains-Américains, les conséquences socio-économiques sont quant à elles tristement comparables<sup>73</sup> : en dépit de leur forte représentation sur les terrains, peu atteignent le niveau professionnel, il faut attendre 2003 pour voir un joueur autochtone nommé capitaine de l'équipe nationale, 2006 pour voir Wang Kuang-hui (王光輝) devenir le premier entraîneur général autochtone d'un club professionnel<sup>74</sup>, et 2011 pour voir le maillot d'un joueur professionnel arborer son nom autochtone. La ligue professionnelle, apparue au tournant des années 1990, tend à reproduire certains de ces stéréotypes, mais contribue également à un bouleversement des pratiques et à une nouvelle synthèse des représentations du baseball taiwanais.

### **L'ère du baseball professionnel**

Au tournant des années 1990, l'Etat se désengage progressivement du baseball amateur. Les équipes scolaires étant de moins en moins financées par l'argent public, les directeurs d'établissement se cherchent des partenaires dans la sphère publique ou privée. Si les édiles locaux se montrent parfois généreux, usant de leur fortune personnelle dans l'espoir d'en retirer quelques avantages électoraux, ce sont souvent les parents des joueurs qui, constitués en « groupe de soutien » (*houyuanhui* 後援會), financent l'équipe de leurs deniers. Leur rôle se révèle parfois de premier ordre, allant jusqu'au choix de l'entraîneur, sa rétribution et son maintien. Ce transfert de responsabilité du public vers le privé suit le glissement de la politique économique de l'Etat vers un modèle plus libéral. Il est aussi lié à une politique identitaire de « taiwanisation » par un renforcement des prérogatives locales.

Avec la levée de la loi martiale en 1987 s'est ouverte une période de libéralisation politique, sur fond de croissance économique. Les autorités publiques doivent désormais composer avec la

---

<sup>71</sup> Yu et Bairner, « Schooling Taiwan's Aboriginal baseball players for the nation », art. cité, p. 75.

<sup>72</sup> Lin, *Bangqiu zuowei* « yuan /yuan meng jieti »..., thèse citée, pp. 122-126.

<sup>73</sup> Allen GUTTMANN, « Amères victoires. Les sportifs noirs et le rêve américain de mobilité sociale », *Terrain*, 25, 1995, pp. 25-36.

<sup>74</sup> Yu et Bairner, « Schooling Taiwan's Aboriginal baseball players for the nation », art. cité, p. 74. Cette période correspond à une politique culturelle du Parti démocrate progressiste qui contribue à changer l'image des autochtones.

pression croissante d'entrepreneurs privés désireux d'investir dans le sport. L'émergence de la société civile semble avoir joué dans la création d'une ligue professionnelle de baseball à Taiwan<sup>75</sup>. Planifiée dès 1987, celle-ci a été officialisée en 1989 et sa première saison s'est jouée en 1990 – une date relativement tardive en comparaison de ses deux modèles, américain et japonais, qui ont respectivement professionnalisé la discipline en 1876 et 1934. Sa structure et son règlement ont volontairement été calqués sur le modèle corporatiste de la ligue de baseball japonaise avec qui elle partage, aujourd'hui encore, de nombreux points communs<sup>76</sup>.

La Chinese Professional Baseball League (Zhonghua Zhiye Bangqiu Dalianmeng 中華職業棒球大聯盟, ou CPBL) est née des efforts conjoints de patrons de grandes entreprises privées et de la Baseball Association of the Republic of China (Zhonghua Minguo Bangqiu Xiehui 中華民國棒球協會)<sup>77</sup>, l'organisme public en charge du baseball. Mais sa création n'empêche pas l'adhésion générale. Beaucoup craignent que la professionnalisation entraîne un affaiblissement de l'équipe nationale lors des grandes rencontres internationales, qui demeurent la priorité des pouvoirs publics. Il est vrai que si la ligue assure une meilleure préparation et garantit la disponibilité des joueurs pour ces compétitions<sup>78</sup>, la professionnalisation du baseball a mis un terme au sacrifice physique pour la patrie d'athlètes plus soucieux désormais de préserver leur corps, qui est aussi leur premier instrument de travail.

La ligue professionnelle est cependant perçue comme une aubaine par les personnalités politiques, et ce jusqu'aux plus hauts représentants de l'Etat, qui y voient un lieu privilégié d'apparition médiatique. Lee Teng-hui, qui a joué au baseball lors de sa scolarité durant la période japonaise, ouvre les premiers All Star Game en 1990 et la première saison de la Taiwan Major League en 1997 en lançant la première balle – fictive – des rencontres. En 2000, Chen Shui-bian, nouvellement investi président de la République, prononce son premier discours dans l'enceinte du stade du lac Chengcing, dans le comté de Kaohsiung, le jour de l'inauguration de la saison et de l'édifice. En 2009 et 2010, c'est Ma Ying-jeou, pourtant peu familier de la pratique du baseball, qui ouvre la saison professionnelle par un premier lancer fictif. La ligue, soucieuse de ne pas devenir le théâtre d'affrontements entre supporters, a pourtant exclu tout signe d'appartenance politique de ses enceintes, ainsi que le stipule le règlement intérieur des stades ; et les responsables des groupes de supporters dans les tribunes ne manquent pas de rappeler au public que l'on ne fait « pas de politique dans les stades » lorsque certains se laissent aller à une harangue partisane. Par ailleurs, des élus

---

<sup>75</sup> Tang, « Tiyu yu yundong zhijian... », art. cité.

<sup>76</sup> William W. KELLY, « The Hanshin Tigers and the Japanese professional baseball », in Gmelch (ed.), *Baseball without Borders...*, op. cit., pp. 65-88.

<sup>77</sup> En anglais, elle est connue sous le nom de Chinese Taipei Baseball Association (Zhonghua Taipei Bangqiu Xiehui 中華台北棒球協會, ou CTBA).

<sup>78</sup> Yu, *Playing in Isolation...*, op. cit., pp. 91-96.

locaux ont fait de la construction d'un stade un symbole de leur mandat, tel Hu Chih-chiang (胡志強) en 2006 avec le stade intercontinental de Taichung, ou Chu Li-luan (朱立倫) avec le stade international de Taoyuan inauguré après la fin de son mandat en 2010<sup>79</sup>.

Les équipes de la CPBL ont pourtant la particularité de ne pas avoir d'ancrage géographique. Elles ne sont pas formellement domiciliées dans une municipalité, même si certaines se sont fixées dans la ville qui abrite le siège de l'entreprise propriétaire, cette dernière monopolisant en général l'identification de son club, qui porte son nom, au détriment de toute appartenance locale. Les rencontres « à domicile » se disputent selon le choix des clubs dans n'importe quel stade du pays accrédité par la fédération. Si l'entretien d'une équipe est généralement présenté comme un véritable gouffre financier<sup>80</sup>, il est difficile d'en évaluer les bénéfices en termes d'image pour ces grandes entreprises qui disposent pour la plupart d'une trésorerie autorisant ce type de dépenses. L'équilibre budgétaire des clubs est par ailleurs soutenu par les droits des retransmissions télévisées, qui restent leurs principales sources de revenus, et par les différents sponsors que chacun sera parvenu à obtenir. Il s'agit le plus souvent de grandes entreprises avec lesquelles le patron du club entretient des relations privilégiées d'« entraide » (*renzhu* 人助)<sup>81</sup>.

Les clubs de la ligue doivent cependant faire face aux affaires de matchs truqués. Au cours de la saison 1997, l'équipe des Eagles de China Times (Shibao Ying 時報鷹) est suspendue de la CPBL. Plusieurs de ses joueurs, mais aussi ceux d'autres équipes, dont certains s'étaient illustrés en remportant la médaille d'argent lors des jeux Olympiques de Barcelone en 1992, sont condamnés et exclus à vie de la profession pour avoir reçu de l'argent des mains de bookmakers liés aux organisations criminelles de l'île en échange d'un trucage des rencontres. Ce scandale porte un grave coup à la crédibilité des joueurs de baseball, tenus jusqu'ici pour des modèles par le public, ainsi qu'à la ligue, qui s'est montrée incapable d'endiguer ce problème endémique. Des joueurs de toutes les équipes ont été mis en cause dans des affaires similaires. Cela n'a pas empêché les paris illégaux de continuer à prospérer. Mais l'affluence des matchs en a été fortement affectée<sup>82</sup>.

Impuissante à régler le problème, la ligue demande le soutien de l'Etat. Son intervention est souhaitée par une large frange des acteurs et par de nombreux spectateurs, imprégnés de l'imaginaire d'un baseball florissant sous l'autorité nationaliste. En réponse à un mouvement engagé le 1<sup>er</sup> novembre 2009 par plusieurs supporters pour lui demander de « sauver le sport national » (*jiu guoqiu* 救國球), le gouvernement organise une « conférence nationale » au Palais présidentiel. Ces

---

<sup>79</sup> Le nom de l' élu est généralement inscrit en évidence sur l'édifice, accompagné du caractère « épigraphe » (*ti* 題).

<sup>80</sup> Yu, *Playing in Isolation...*, op. cit., p. 97.

<sup>81</sup> Gilles GUIHEUX, *Les Grands Entrepreneurs privés à Taiwan. La main invisible de la prospérité*, Paris, CNRS, 2002, pp. 206-208.

<sup>82</sup> Yu, *Playing in Isolation...*, op. cit., pp. 119-125 ; Soldani, *La Fabrique d'une passion nationale...*, thèse citée, pp. 310-350.

assises rassemblent le président de la République, Ma Ying-jeou, le Premier ministre, Wu Den-yih (吳敦義), les propriétaires des clubs, les dirigeants de la ligue, des universitaires, des représentants des supporters et de plusieurs procureurs des grandes villes du pays. La mise en œuvre d'un programme de sauvetage, intitulé « plan de revitalisation du baseball » (*bangqiu zhenxing jihua* 棒球振興計畫), présenté en mars 2009 par la ministre des Sports Tai Hsia-ling (戴遐齡), est accélérée<sup>83</sup>. Les subventions publiques allouées aux clubs amateurs sont revues à la hausse. Chaque équipe professionnelle est dorénavant en contact permanent et rapproché avec le bureau du procureur (*jianchaguan bangongshi* 檢察官辦公室) le plus proche de son siège. La retraite des joueurs est revalorisée, un salaire minimum est fixé à 70 000 dollars taiwanais (1 850 euros), le système de transfert des joueurs est assoupli. Des procureurs se rendent à plusieurs rencontres à partir de la saison 2010 pour en assurer la surveillance. Avec le retour aux affaires du KMT en 2008 et la présidence de Ma Ying-jeou, on assiste à un retour de l'Etat central dans son rôle de tuteur, garant du « sport national ». Moins attractive que les ligues japonaise et américaine, régulièrement suivies par les Taiwanais devant leurs postes de télévision et qui accueillent les joueurs taiwanais réputés les meilleurs, la CPBL se trouve toujours dans une situation précaire. Elle attire en moyenne en saison quelque 3 000 spectateurs par rencontre. En revanche, elle affiche complet lors des matchs de play-off et de finales. Elle peut notamment compter sur son plus gros contingent de supporters, celui des Elephants de Brother (Xiongdi Xiang 兄弟象).

### « Nous sommes tous frères » : les valeurs de l'équipe des Elephants de Brother

La non-domiciliation des clubs de la CPBL a pour conséquence de réduire le jeu des appartenances locales. C'est ce qui explique sans doute la versatilité d'une partie des supporters à la moindre avanie, même si certains d'entre eux revendiquent un attachement à l'équipe « basée » dans leur ville d'origine, comme les Lions à Tainan<sup>84</sup>. Les clubs développent en contrepartie une image reconnaissable et positive pour fidéliser leur public. Dans ce domaine, c'est incontestablement l'équipe des Elephants de Brother qui réussit le mieux, capable de mobiliser plus de supporters que ses rivales dans n'importe quel stade de l'île, en dépit des scandales dont elle a pu faire l'objet. Un tel succès s'explique par une politique de l'image qui reprend à son compte les canons d'une tradition nationale du baseball fondée sur des valeurs morales exemplaires. La famille des

---

<sup>83</sup> L'ensemble de ces mesures sont détaillées sur le site Internet du Bureau des affaires sportives (*Xingzhengyuan tiyu weiyuanhui* 行政院體育委員會, ou en abrégé *Tiweihui* 體委會, en anglais Sports Affairs Council), créé sur le continent en 1932 avant d'être relocalisé à Taiwan en 1949 et placé sous la direction du Yuan exécutif : <http://www.sa.gov.tw/News/NewsDetail.aspx?wmid=345&typeid=4&No=1215> (consulté le 29 septembre 2014).

<sup>84</sup> Des tentatives d'ancrage local ont été récemment conduites par certains clubs. A l'issue de la saison 2010, l'équipe de La New Bears, basée à Kaohsiung, est rebaptisée Lamigo Monkeys et change de domicile pour le nouveau stade de Taoyuan, le nom chinois de l'équipe (*taoyuan* 桃猿) étant homophone de celui du comté (Taoyuan 桃園).

propriétaires du club, par son histoire et son engagement, emprunte une trajectoire étroitement liée à celle du baseball, notamment dans son souci de conformité avec ses valeurs, et occupe une place prépondérante dans son développement récent<sup>85</sup>.

Petit retour en arrière. Le 1<sup>er</sup> septembre 1984, l'équipe de baseball de l'hôtel Brother (Xiongdi Fandian Bangqiu Dui 兄弟飯店棒球隊) voit le jour en tant que formation amateur. Elle prendra le nom d'Elephants lors de sa professionnalisation en 1990. L'entreprise Brother est dirigée par Hung Teng-sheng (洪騰勝), considéré à Taiwan comme « le père du baseball professionnel » (*zhibang zhifu* 職棒之父) pour sa participation active dans la création de la ligue. Il est l'aîné d'une grande famille de cinq frères et trois sœurs, originaires de Tainan, dans le sud de l'île. Dans les années 1950, son père, Hung Chao (洪朝), bien que ne pratiquant pas lui-même le baseball, a fondé une équipe composée des employés de son entreprise tainanaise, Huanan (華南), fabriquant des machines à coudre destinées à l'exportation pour une société japonaise du nom de Brother<sup>86</sup>.

Lycéen, Hung Teng-sheng rejoint l'équipe de Huanan. Après avoir étudié le commerce à l'Université nationale de Taiwan à Taipei, il crée une société important des machines à écrire de la même entreprise japonaise Brother. En 1975, il ouvre un hôtel du même nom dans le centre-ville de Taipei. En 1984, il fonde une équipe de baseball amateur recrutant des joueurs universitaires ou faisant leur service militaire. L'année suivante, il achète un terrain à Longtan (龍潭), dans le comté de Taoyuan, à environ 50 kilomètres au sud de Taipei. Il y fait construire en 1986 un stade de baseball où il joue avec ses frères et les employés de l'hôtel chaque mardi après-midi, y compris en pleine saison des pluies, à l'exception de celui de la semaine de la Fête du printemps. Le stade de Longtan, aujourd'hui trop vétuste, a accueilli pendant plusieurs années les matchs de la ligue professionnelle dans le comté de Taoyuan. Il sert encore de terrain d'entraînement pour les professionnels, et de camp d'été pour des groupes d'enfants qui s'y inscrivent pour rencontrer leurs idoles.

L'ensemble de la fratrie Hung est très impliquée dans le baseball, et dans tout sport servant l'image du club. Le deuxième frère, Hung Teng-jong (洪騰榮), propriétaire d'une société de vente de pièces détachées pour automobiles et le troisième, Hung Jui-lin (洪瑞麟), qui a repris l'entreprise du père aujourd'hui disparu, sont d'importants mécènes du milieu sportif taiwanais. Le quatrième, Hung Jui-ho (洪瑞河), possédait le club des Elephants, et sa fille aînée, Hung Yun-ling (洪芸鈴), en

---

<sup>85</sup> A l'issue de la saison 2013, au mois de décembre, la famille Hung a annoncé la vente de son club à la société de portefeuille Chinatrust pour des raisons financières. Si l'équipe a conservé son nom et ses couleurs, il est encore trop tôt pour évaluer les conséquences de ce changement de propriétaire sur les modalités de sa gestion et les répercussions sur son image auprès des spectateurs.

<sup>86</sup> WANG Huei-min 王惠民, *Feixiang 20 nian. Xiongdi Xiang ganen jishi* 飛象 20 年兄弟象感恩紀實 (*Les Elephants volent vers leurs 20 ans. Une histoire en l'honneur des Elephants de Brother Elephants*), Taipei, Minshengbao, 2004, p. 9.

était la présidente, jusqu'à son rachat fin 2013. Le dernier, Hung Chie (洪杰), a aidé son frère aîné lors de la fondation de la ligue et s'occupe de la gestion de l'hôtel. Le deuxième et le cinquième des frères sont les seuls à jouer encore avec les employés de l'hôtel. L'aîné est trop âgé et souffre du bras. Le troisième vit à Tainan. Quant à Hung Jui-ho, un infarctus survenu sur le terrain de Longtan, au beau milieu d'une partie du mardi après-midi, lui interdit désormais de pratiquer.

Le lien qui unit la fratrie au baseball est symbolisé par le logotype de l'hôtel et du club : jouant à la fois sur l'image et sur les transcriptions en anglais, il déploie un large faisceau de significations, construites dans le temps et rappelées par le club en toutes occasions. Il s'agit de cinq « H » – un pour chaque frère Hung –, associés à cinq vertus édictées en anglais dans le texte : « Health, Honor, Harmony, Honesty, Humility »<sup>87</sup>. Chacune des lettres est reliée à deux autres par ses branches inférieures de manière à former les cinq pétales d'une fleur de prunier (*meihua* 梅花), jaune et noire, aux couleurs de l'équipe. Cette fleur qui éclot en hiver et supporte le froid évoque la résistance et la persévérance, deux valeurs particulièrement chères au baseball taiwanais. Elle est aussi l'emblème de la République de Chine<sup>88</sup>.

De nombreuses autres entreprises taiwanaises affichent des valeurs cardinales résumées en quelques mots, à l'exemple de celles de Tainan qui se réfèrent souvent à quatre principes : « diligence, frugalité, honnêteté et fidélité » (*qin jian cheng xin* 勤儉誠信). Essentiellement discursives et performatives, ces maximes ne peuvent pas être prises au pied de la lettre et ne revêtent pas de sens moral absolu. Elles président idéalement au bon fonctionnement de l'entreprise, qui se substitue à la cellule familiale et où le patron endosse le rôle de père symbolique. Cette rhétorique vient atténuer une stricte hiérarchie interne et des conditions de travail très difficiles : dureté des tâches, journées longues, salaires peu élevés et difficilement négociables<sup>89</sup>.

La popularité des Elephants est expliquée par le club lui-même en ces termes :

« Beaucoup de gens se demandent pourquoi la popularité des Elephants de Brother ne se dément pas, et pourquoi il existe toujours un écart (de notoriété) avec les autres clubs. Bien sûr, de nombreuses raisons expliquent cela : sa belle réputation "d'équipe toujours victorieuse", sa bonne tradition de discipline stricte et des matchs à rebondissements légendaires. Mais la clé est certainement l'application et la détermination dans la gestion du club. On peut dire que Brother n'est pas un grand consortium, mais depuis vingt ans il s'enthousiasme pour le baseball sans plainte ni

---

<sup>87</sup> Hygiène, honneur, harmonie, honnêteté, humilité, voir *ibid.*, p. 157.

<sup>88</sup> Marie-Anne DESTREBECQ, « Le symbolisme de la fleur de prunier dans la philosophie, la politique et l'esthétique chinoises des Song à nos jours », *Études chinoises*, 21 (1&2), 2002, pp. 197-209.

<sup>89</sup> Guiheux, *Les Grands Entrepreneurs privés à Taiwan...*, *op. cit.*, pp. 198-199.

regret. Cette bonne volonté remporte la reconnaissance et l'adhésion de nombreux supporters. Le club de Brother a établi un modèle de responsabilité sociale des entreprises dans le pays<sup>90</sup>. »

Bien que se revendiquant de la tradition austère et rigoureuse du baseball japonais, ou du moins de la représentation que les Taiwanais en ont, le club des Elephants sait faire preuve d'inventivité pour promouvoir son image. Il commercialise de nombreux produits dérivés, organise des activités en marge des rencontres (fêtes, anniversaires, mariages, etc.) en y associant ses joueurs et en insistant sur la fibre familiale. Brother cultive aussi le même stéréotype de l'équipe pauvre réussissant par ses initiatives et la pugnacité de ses membres déjà convoqué pour expliquer le succès de Hungyeh.

Ce baseball, décrit comme « authentique » et dont l'absence de moyens financiers est compensée par la discipline et l'effort, offre un modèle de référence au baseball scolaire et professionnel. Le club fonctionne comme la parabole d'un système social empreint de valeurs dites confucéennes, c'est-à-dire défini par une structure très hiérarchisée et fondé sur des valeurs morales susceptibles de servir de modèle à la société tout entière. Ce faisant, les Elephants de Brother se posent en parangons de la synthèse des influences japonaise et nationaliste dans le baseball professionnel taiwanais – c'est ce qui contribue à leur popularité. Le baseball professionnel s'inscrit dans la continuité du baseball scolaire amateur en reprenant à son compte ses valeurs exemplaires inspirées du modèle promu par l'Etat, et plus particulièrement celles issues de l'idéologie du Parti nationaliste, qui a par ailleurs tôt fait de transférer aux entreprises privées « la charge d'encadrer la population – voire de lui dispenser un enseignement moral et politique –, puis celle de représenter le régime dans l'arène internationale »<sup>91</sup>.

Il est interdit aux joueurs de boire, de fumer ou de mâcher le bétel. Si ces prescriptions ne sont pas toujours suivies à la lettre, le point d'honneur mis à les rappeler en toutes circonstances, et les tentatives de les appliquer au moins en façade, montrent combien les clubs prennent à cœur leur mission d'exemplarité, et ce malgré la répétition des affaires de corruption qui sapent la réputation des équipes et rompent la relation de confiance liant les joueurs aux supporters ainsi que les supporters au club. Les clubs s'appuient sur les performances et le charisme de leurs joueurs les plus emblématiques, néanmoins subordonnés au groupe et aux valeurs dont celui-ci fait la promotion. Au premier rang de celles-ci se trouve le « respect » (*zunzhong* 尊重) : celui des coéquipiers, des

---

<sup>90</sup> 很多人都在問，兄弟象為何人氣持久不墜，為何其餘球團和他們總有一段差距。這其中原因當然很多，風光的常勝軍名號，紀律嚴格的優良傳統，屢屢逆轉的傳奇戰役都算是，但最關鍵的，應是球團經營的態度和用心。可以這麼說，兄弟不是什麼大財團，20年來卻能無怨無悔熱心棒運，這份心獲得許多球迷的認同和肯定，兄弟球團為國內樹立一個企業社會責任的典範，是博得最多人認同的主因。Wang, *Feixiang 20 nian...*, op. cit., p. 4 (ma traduction).

<sup>91</sup> Catherine PAIX et Michèle PETIT, « Espace graphique et pratiques de pouvoir : philosophies d'entreprises à Taiwan, préceptes politiques à Singapour », *Strates*, 4, 1989, en ligne : <http://strates.revues.org/4262> (consulté le 29 septembre 2014).



supporters, des adversaires et du public. A la fin de chaque match qu'ils remportent, les Elephants se présentent face à la tribune adverse et s'inclinent pour la saluer avant d'en faire autant avec leur public<sup>92</sup>.

L'imaginaire élaboré par le club des Elephants est connu et relativement partagé par ses supporters, qui s'en font aussi les colporteurs. Jouant sur le nom de l'entreprise, la rhétorique familiale et unitaire est reprise dans la devise « nous sommes tous frères », employée en anglais (« *we are all Brother* ») ou en mandarin (*sihai zhinei jie xiongdi* 四海之内皆兄弟, littéralement « entre les quatre mers nous sommes tous frères »). Le public des Elephants aime également scander « nous n'abandonnerons jamais » (*yong bu fangqi* 永不放棄), allusion aux vertus de résistance et de persévérance chères au club. Pour leur propre maillot, les fans ont choisi le numéro 99 (*jiujiu* 九九), homophone de « pour toujours » (*jiujiu* 久久). Ils se démarquent ainsi des supporters des autres équipes en associant leur appartenance à des valeurs communes sous la dénomination d'« esprit Elephants » (*Xiang hun* 象魂), mais aussi du club, qui préfère parler d'un « esprit Brother » (*Xiongdi hun* 兄弟魂)<sup>93</sup>. A cette défiance viennent parfois s'ajouter d'après critiques sur les choix de la direction et l'attente de résultats en dehors de toute considération morale. Le recrutement ou l'exclusion d'un joueur, quelles qu'en soient les raisons, peut être abondamment discuté entre supporters et leur opinion se situer à l'encontre des options retenues par le club. Les critiques peuvent être sévères et les démonstrations de mécontentement se manifester dans les tribunes au travers de pancartes brandies et des slogans adressés à la direction. Tout cela fait partie intégrante de la culture des supporters et souligne les limites de la reproduction du modèle proposé par le club.

## Conclusion

La réappropriation par les supporters des Elephants des valeurs de leur club, le refus des joueurs d'entamer leur capital physique pour assurer leur carrière, le détournement du drapeau national, ou le renversement par les autochtones des stéréotypes dont les affuble la majorité han pour en faire une revendication identitaire et sociale, sont autant de cas qui invitent à nuancer les thèses de la sociologie critique du sport comme « opium du peuple »<sup>94</sup>. Si l'exemple du baseball taiwanais, imprégné notamment de la « culture physique », montre combien un gouvernement peut

---

<sup>92</sup> L'équipe de Brother est la seule à procéder ainsi, les autres équipes se contentant de saluer leurs supporters avant de quitter le terrain quelles que soient les circonstances. C'est une pratique également courante dans le baseball scolaire et le baseball japonais.

<sup>93</sup> La notion d'« esprit » s'emploie ici au sens d'« état d'esprit », qui se dit en mandarin *jingshen* (精神). Le terme de *hun* (魂), qui signifie initialement « âme », serait un néologisme venant du japonais.

<sup>94</sup> Jean-Marie BROHM, *Les Meutes sportives. Critique de la domination*, Paris, L'Harmattan, 2000 [1993].

instrumentaliser une pratique pour encadrer la société, il apparaît aussi comme un lieu de contestation de cette hégémonie par le recours à des représentations concurrentes. Ainsi, les partisans de l'indépendance opposent aux nationalistes les représentations d'un baseball hérité de la période japonaise et ancré dans le territoire taiwanais. Avec l'émergence de la société civile au tournant des années 1990, les tensions avec le modèle dominant se font plus visibles.

Il faut attendre cette période pour que se réalisent à la fois une synthèse des différentes représentations du baseball taiwanais et une libération des initiatives privées dont la professionnalisation est un produit. On peut alors observer une asymétrie entre le modèle britannique qui a vu, au XIX<sup>e</sup> siècle, le système sportif émerger en son sein<sup>95</sup> pour le déposer très tôt entre les mains d'une armée de volontaires, et l'exemple taiwanais où le sport est longtemps demeuré une prérogative de l'Etat pour les besoins d'une éducation par le corps. Il ne s'agit pas, ici, d'opposer deux systèmes politiques ni d'affirmer que Taiwan ne disposait pas de tradition de société civile avant l'abrogation de la loi martiale<sup>96</sup>, mais plutôt de dévoiler les mécanismes de négociations entre les parties à travers une activité aussi emblématique, et donc disputée, que l'est le baseball dans sa dimension de « sport national ».

Le transfert de responsabilité du public vers le privé que constitue la naissance d'une ligue professionnelle, où se joue la transmission de valeurs considérées comme cardinales pour la société, ne signifie pas un effacement complet de l'État au profit de la société civile. Le retour à un certain interventionnisme des autorités publiques sous la présidence de Ma Ying-jeou tend à prouver que celles-ci président toujours aux destinées du sport à Taiwan. Elles sont cependant de moins en moins aptes à imposer leur seule vision du « sport national », et ne maîtrisent plus le calendrier de la redistribution de ses représentations. L'accession récente de la Chine à un plus haut niveau de compétition, notamment, pourrait cristalliser au sein du baseball de Taiwan un nouvel élan nationaliste dont les termes restent encore à définir.

---

<sup>95</sup> Darbon, *Diffusion des sports et impérialisme anglo-saxon...*, *op. cit.*

<sup>96</sup> Tang, « Tiyu yu yundong zhijian... », art. cité.